

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

EN PRISON !

— Madame est peut-être allée téléphoner aux gendarmes. Non, la voilà !

— Je ne veux pas aller en prison, Madame ! Le trou n'est pas trop profond ? Oh ! alors, je n'irai pas en prison... Je resterai longtemps là-bas, Madame ?... Toujours ? O, ô. Je n'aurai rien à manger ? Alors, je vais mourir de faim ! De l'eau et du pain sec, je n'aime pas ça...

« Ah ! on mettra Roger dans la même prison que moi : oui, oui, tous les deux ensemble... C'est grand, la prison ? Oh ! j'aurai peur, là-bas... »

— Pas Roger, je ne t'ai pas poussé... hein, tu vois, Madame, Roger dit qu'il est tombé tout seul... Maintenant que tu as nettoyé, le trou n'est pas grand, Oh ! alors, Madame, je n'irai pas en prison ?...

— Je resterai toujours tranquille dans un coin de la cour.

FRANÇOIS.

N'est-ce pas, après le dernier point posé au bout de la dernière ligne, le cœur reste en suspens comme si le mauvais destin ne s'était point dissipé autour de cet infortuné petit François...

Il était là, à s'agiter sur place, partagé entre l'espoir et la fatalité, misant sur sa part de chance, sondant l'avenir terrible, présentant tour à tour, devant un public silencieux, les aspects changeants de son drame, en quête d'une pitié qui n'est pas venue...

— Mais non, nigaud, c'était pour rire. Allons, viens m'embrasser... N'y pensons plus...

Nous sommes ainsi, nous, les femmes. Et c'est à cause de l'enfant que nous sommes ainsi : Il s'est détaché de nous, mais en dedans, il garde toujours sa place, et ses pleurs sont nos pleurs et son angoisse, notre angoisse...

— Mais non, nigaud, c'était pour rire !.. C'est pour nous une nécessité de mettre notre cœur à l'aise, à sa place douillette, et de le sentir battre, gentiment, au rythme du bonheur de ceux que nous aimons.

Cela s'appelle souvent : être faible.

Cela s'appelle aussi : être bonne.

Cela s'appelle quelquefois : être dans le sens de la vie.

— Oui, mais alors, par ce chemin du pardon facile, où irons-nous ? Il faut que les petits François s'élèvent, qu'ils dominent leurs instincts violents, qu'ils accèdent à la

notion de Bien et de Mal, qu'ils deviennent des êtres scrupuleux et dignes...

C'est la morale qui parle ainsi par la bouche du pédagogue. Elle a autorité pour parler ainsi, car elle est l'aboutissement de tout un passé consacré, codifié, placé sous les auspices d'un dieu ou d'un code pénal.

Peut-être bien : Il faut une morale et des gendarmes. Même si c'est surtout pour punir le pauvre diable qui vole une miche pour calmer sa faim. Il y a pour finir beaucoup de pauvres diables qui volent des miches. Quelques mânes seulement frustrent l'État de grosses fortunes et des moyens de production indispensables à tout un peuple. Ce n'est que lorsqu'on arrive à faire de la haute voltige aux plus hauts échelons de l'échelle sociale, que l'on se rend compte de la nécessité de la Morale. Alors, on use des codes pénaux et l'on crée des gendarmes. La Morale, c'est le passé. Si elle était le présent, elle ne serait pas le précepte consacré, la loi inflexible qui sanctionne. Elle aurait des hésitations, des tâtonnements, des faiblesses.

— Mais, non, nigaud, c'était pour rire... et le voleur continuerait à voler des miches... Bientôt, il n'y aurait plus de pains pour les honnêtes gens; les boulangeries seraient vides et tout se passerait comme si un seul trustee de blé avait jeté tout son grain à la mer...

Qui ne voit que la Morale sociale n'est ni plus ni moins que l'une de ces fallacieuses barrières qui jalonnent plus ou moins arbitrairement le comportement des hommes pour maintenir les prérogatives d'un passé révolu dont le présent démontre la faillite ? Dans une société idéale, il n'y aurait pas besoin de morale sociale, car la faim serait toujours assouvie et l'exploitation de l'homme n'aurait plus sa raison d'être. La Morale n'est qu'un reflet d'une société imparfaite qui porte avec elle déséquilibre et insécurité.

Nous n'avons parlé ainsi que parce que l'histoire de notre petit François nous tient au cœur. Et nous voulons avoir le droit de lui dire ce mot de consolation, que nous sentons dans la vérité de la vie.

— Mais, non, nigaud, c'était pour rire...



Approchons-nous de plus près :

Avant ce monologue désespéré et désespérant de l'enfant, il y avait un morceau de vie. Après ce monologue, il y avait encore un morceau de vie. Si nous tenions tous les maillons de la chaîne, nous n'aurions plus la leçon de morale, nous aurions un fait de vie,

au Musée national des Arts et traditions populaires.

De cela même un courant de sympathie réciproque est né entre l'école et le village. Mes élèves participent au cortège traditionnel de la fête de la « Tarte en Prunes ». Et parfois, un habitant du village m'apporte un vieux papier, un vieil objet ou un bon mot.

Pour remercier les habitants du village de leur compréhension, je les invite à des petites fêtes scolaires dont le programme se compose de chants régionaux dont certains même sont à l'origine des fables de La Fontaine : La Veuve, La Filles à marier.

*Jeanne est une vieille fille
Qui a bien nonante dix ans,
Tu n'as pas marié, ma mie,
Marié pendant le printemps,
Tu n'as pas marié, ma mie.
Mais l'hiver est venu pourtant.*

J'ajoute que certains de mes élèves m'accompagnent dans mes causeries et chantent à l'occasion, et que d'autres voient, dans des revues locales, les renseignements qu'ils m'ont apportés.

N'est-ce pas là une méthode de travail qui portera ses fruits ?

Paul BAILLY, instituteur
à Nanteuil-lès-Meaux (S.-et-M.)
